

CINÉMA

LE CHARME DE LA BOHEME

Les situations les plus tristes et les plus désespérées ont toujours un côté humoristique. L'important est de savoir le trouver... mais vous allez me répondre qu'en de telles circonstances, on n'a pas soi-même la liberté d'esprit nécessaire pour mener à bien cette recherche.

M. Gera von Bolvary s'est bien avec un charme viennois, à nous montrer que partagés entre amis, la médiocrité matérielle est très supportable pour ceux qui ont la foi et le sourire. Ce peintre animalier sans modèle, ce chanteur sans engagement, ce compositeur dont les tangos ne font danser personne, cet

astrollogue, un peu plus heureux parce que son art s'adresse à la crédulité des foules, nous offrent le spectacle de gens sachant vivre en optimistes. Ils ont tout à attendre, plus grand-chose à perdre et leur confiance en l'avenir leur tient le plus souvent lieu de beefsteak et de feu. Une rentrée inattendue est-elle déposée par le facteur ? Alors, c'est une réunion d'amis où l'on s'amuse comme des fous. On boit du moussoux, on mange des tartines — c'est toujours ça que l'humilité n'aura pas — on déroule la farandole, on chante des refrains bachiques ou sentimentaux et c'est là que

l'auteur commence à mélanger à une leçon de savoir vivre par temps difficiles le breuvage romantique qui, jusqu'à la fin coulera plus amer et plus enivrant.

Dans cet atelier montmartrois, le ténor s'éprend de sa petite voisine qui possède une voix adorable. Commencé sur « On m'appelle Miami », l'opéra de Puccini se déroule devant nous. Finalement, la jeune fille ne peut faire une carrière, mais elle ne cesse de chanter. La malicieuse ne peut entamer sa voix d'or et, lorsque le directeur de l'Académie nationale de Musique lui propose d'être

un soir l'héroïne de la Via de Bohème, elle a déjà un pied dans le tombeau. Elle accepte néanmoins et meurt en scène.

Beaucoup d'originalité, un procédé, un découpage de ce film. Il est tout à fait différent de ce que nous avons déjà vu avec Lily Pons et Grace Moore, moodé sous forme de biographie avec le plus grand nombre possible d'intermèdes chantés. Ici, Gera von Bolvary a également soigné la peinture stylisée mais vivante du milieu, les traits amusants, les « gags », si vous consentez à user d'un mot américain, et l'incidence des chants. Car, dans ce domaine, il n'y a pas qu'une vedette ; il y en a deux : l'incomparable Martha Eggerth et son mari Jean Kiepura.

C'est la première fois que le ménage a travaillé pour une même production. Ils sont dotés tous les deux d'une jolie voix, mais Martha Eggerth, par le timbre, la science et tout l'enchantement qui émane de sa personne, captive davantage que son partenaire. Le célèbre opérateur Fladner a fait d'elle des portraits ravissants.

Le *Charme de la Bohème* est, grâce à Gera von Bolvary, le digne cadre d'un talent révélé avec éclat par Symphonie inachevée et auquel on devait, après quelques scénarii fallacieux, une telle consécration.



JEAN KIEPURA



MARTHA EGGERTH

Ceux qui domptent leurs grands-parents :

HEIDI ET LE PARFAIT SPÉCIMEN

L'art de ne pas jouer ou art du naturel

par William Penny

Nous n'aurions jamais cru qu'il existât un si grand nombre de rebelles à la voix du sang si Shirley Temple n'avait cessé de nous le démontrer depuis qu'elle tourne. Nous croyions en toute bonne foi que « l'art d'être grand-père » était taillé en son presque automatiquement à la naissance du premier héritier d'un fils ou d'une fille et qu'ensuite, on était prêt à toutes les faiblesses. Mais il doit y avoir plus qu'on ne le pense de vieux hiboux réfractaires à la commune loi, puisque sous des toits différents, à des époques distantes de plus d'un demi-siècle, on voit au cinéma la même petite fille incarner ces touchantes héroïnes qui montent à l'assaut de vieux tétras et ouvrent à la civilisation et à la joie familiale leur cœur de bouillons caritatifs.

Combien de fois avons-nous vu sur l'écran Shirley heureuse jusqu'au bout du film entre un papa et une maman ? Si, en route, elle ne perd pas l'un ou l'autre, elle est orpheline au moins de l'un, des les premières pages de l'histoire. Maintenant, combien de fois l'avons-nous vue aux prises avec un marié contre son gré. Il accueille mal la

fillette, amenée par sa tante Dete, mais assez rapidement conquis par sa gentillesse, ne peut supporter son départ. La tante est venue la chercher en cachette pour la déposer dans une maison de Franfort, où elle a mission de distraire une infirme. Heidi fait merveille, amuse Klara, lui donne confiance, la fait marcher. Le père de Klara veut l'adopter, mais Heidi réclame toujours le grand-père, sa cabane et ses chèvres. Une gouvernante jalouse essaye de la vendre à des bohémiens. Seulement, elle n'a pas prévu l'arrivée de grand-papa... Et tout finit comme dans un conte de fées.

Heidi est spécifiquement un film pour enfants. Les créations de la petite vedette s'adressent aux spectateurs de son âge, mais certains cadrent moins avec leur compréhension. Ainsi, *La Rebelle*, qui évoque la guerre de Sécession, ou *La Mascotte du Régiment*, à notre sens le meilleur, sont destinés par leur forme et par les sentiments exposés, davantage aux adultes.

cantine modérée, de gymnastique pour acquérir force et souplesse. Bien entendu la quarantaine le met à l'abri de toutes contaminations... et il épousera sa cousine Alice. Ni Alice ni lui n'approuvent ce projet, mais puisque grand-mère a dit... Elle n'avait pas prévu le professeur de liberté qui pénètre un jour dans l'enceinte défendue en faisant voler la barrière en éclats. Ce professeur-là est jolie, blonde jeune fille et n'a pas beaucoup de peine à convaincre le « parfait Specimen », qu'il est arrivé à maturité pour rompre sa coquille. Leur promenade dans la campagne est allongée par un tas d'événements amusants. Au château, on parle de « kidnapping », tout le monde tremble devant la grand-mère, plus tigreuse et plus autoritaire que jamais, quand les jeunes gens rentrent au bercail et elle est bien obligée de rendre les armes.

Apprendre à ne pas « jouer » est le problème le plus difficile devant lequel un débutant de l'écran se trouve placé. Ceci est la conviction de Spencer Tracy, connu pour ses excellentes personnalités dans *Captaine Courageux*, *Sans Franciscano* et, à présent, dans *Grande Ville*, avec Luise Rainer, comme partenaire.

— Si l'on me demandait de conseiller un jeune artiste débutant, je suis sûr que le meilleur avis que je pourrais lui donner, celui qui aurait pour lui plus de valeur, serait de ne pas essayer de « jouer ». Une scène dramatique fera certainement un plus grand impression sur le public, si elle est interprétée sans effets cherchés, sans « cabotage ». Un acteur peut être mieux à sa place dans un rôle que dans un autre, mais, généralement parlant, il doit être capable d'interpréter, d'une manière satisfaisante, n'importe quel rôle.

Dans *Grande Ville*, Tracy joue un rôle romantique — rôle tout à fait différent de tous ceux qu'il a tenus jusqu'ici. Nous le verrons donc dans le personnage d'un chauffeur de taxi américain, marié à une jeune Roumaine (personnifiée par Miss Rainer). Ses scènes d'amour avec la charmante étoile roumaine, aussi bien que ses moments de dramatisation intense, sont, suivant sa manière, joués avec retenue.

— J'ai toujours eu l'idée, dit-il, que dès l'instant qu'un acteur use d'effets oratoires, de gestes exagérés, le public se rappelle inconsciemment qu'il est au théâtre et cesse de croire à la réalité, à l'existence du personnage qu'il a devant les yeux.

Je parlais de cela, l'autre jour, à Lionel Barrymore, et il était tout à fait de mon avis. Pendant que nous tournions ensemble dans *Captaine Courageux*, je l'ai observé bien des fois. Cet artiste est passé maître dans l'art du « naturel ».

C'est dans son rôle sympathique de Manuel, le pêcheur portugais de l'histoire de Kipling, que le producteur s'est rendu compte que le rude physique de Tracy avait un profond et romantique attrait. Ceci est basé sur le fait, comme l'a exprimé Luise Rainer, que les femmes ont l'impression en le voyant que, si elles étaient mariées à un homme de ce type, elles se sentiraient plus protégées et en sécurité.

Norman Krasna a écrit *Grande Ville*, qui est aussi réalisé avec cette idée.

Frank Borzage a réalisé ce film dans lequel apparaissent : Victor Varconi, Charley Grapewin, Eddin Quinlan et d'autres acteurs, auxquels on a ajouté Jack Dempsey, James J. Jeffries et d'autres célèbres champions de boxe internationaux et des athlètes tout à fait « vivants ». Ceci se passe dans les scènes du restaurant de Dempsey, à New-York, où Tracy s'adresse au maire sa dramatique supplique pour sauver sa femme de la déportation (dans le film, bien entendu).

Malgré l'interprétation « véreuse » de ses rôles et la simplicité, le naturel de son jeu, qui font de phrases dramatiques à peine murmurées par lui, un effet de « tonnerre », Tracy répète qu'il ne connaît encore rien de la vie.

— Mais je n'en ai pas besoin, du moment que de grands écrivains comme Kipling et d'autres la connaissent, ajoute Tracy. Après tout, un acteur est tout simplement un interprète d'émotion.



SHIRLEY TEMPLE ET JEAN HERSHOLT DANS « HEIDI »

grand-père qui l'avait recueillie par charité, sans l'aimer ni la connaître, parce qu'il s'était brouillé avec son fils ? Certes, les réactions de Shirley ont évoté. Dans les deux ou trois dernières, elle ne chante et ne danse qu'incidemment ; la scène ne dure pas plus de deux minutes, mais le présent reste relié au passé par cette chaîne presque ininterrompue de grands-pères !

Celui d'Heidi habite les Alpes bavaroises. Barbu de blanc comme le père Noël, il vit en ermite, boudant au village parce que son gars Tobias s'est

Le parfait Specimen a au moins quinze ans de plus qu'Heidi. Il a été élevé par sa grand-mère cette fois, mais d'une étrange manière. Cette originale doctarière, riche à millions de dollars, a voulu faire de son petit-fils un homme parfait. Plus tard, il doit être le chef d'importantes usines. Il y sera donc bien préparé derrière les grilles d'un parc où personne n'a le droit de pénétrer, sauf ses professeurs... Il prend des leçons de psychologie pour être apte à comprendre ceux qu'il dirigera, des leçons de mécanique, de cuisine, car l'usine a une

devant le caractère de sa future petite-fille, une autre maîtresse femme.

Le scénario aux données originales se développe aisément. Errol Flynn est le parfait Specimen que nous étions en droit d'attendre, et Joan Blondell, son étourdissante partenaire.

Le nombre moyen des personnes qui fréquentent, en 1936, les cinémas américains serait de 81 millions par semaine, contre 72 millions en 1930 et 87 millions en 1935. C'est un chiffre record qui n'avait jamais été atteint.

Le dernier train de Madrid

Le *Dernier Train de Madrid* n'est en rien un film de tendance ou de propagande.

En voyant ce film, qui constitue un document douloureux, humain, scrupuleux et fidèle de ce qu'est la terrible vie des Madriliènes assiégées, on ne peut que se recueillir et regarder avec une

jadis, lui saura la vie au Maroc, est prisonnier politique, il le fait évader et tentera l'impossible pour lui permettre de partir également. Mais Eduardo ne veut pas s'enfuir sans revoir une jeune fille dont la révolution l'a séparé — et qui n'est autre que Carmelita ! — survient Alvarez. Eduardo comprend. Et, désespéré, attend s'effacer devant son sauveur. Alvarez, de son côté, décide



De gauche à droite : Lew Ayres, Lionel Atwill, Gilbert Roland.

(Film Paramount, 27, rue de Béthune, LILLE.)

généreuse émotion cette œuvre qui constitue en quelque sorte un reportage émouvant et sincère d'événements douloureux, que l'humanité entière souhaiterait voir cesser.

Dans l'Espagne déchirée par la guerre civile, Madrid est sur le point de subir une nouvelle attaque nationaliste. L'armée républicaine, dès l'aube, prend ses dispositions de combat. Et, craignant que l'adversaire ne coupe la ligne de chemin de fer Madrid-Valence, la Junte de défense décide de faire partir de la capitale, le soir même, un train qui permettra à un certain nombre d'assistés de rejoindre la côte méditerranéenne, où ils seront en sûreté.

Le capitaine Alvarez (Anthony Quinn), qui a mission d'escorter le convoi, est chargé de la répartition des laissez-passer. Alvarez, avant toute chose, en signe un pour une jeune Castillane d'une grande beauté, Carmelita (Dorothy Lamour), dont il entend faire sa femme aussitôt qu'ils seront arrivés à Valence.

Puis, apprenant que son meilleur ami, Eduardo de Soto (Gilbert Roland), qui

d'attendre que le train ait quitté Madrid pour demander loyalement à la jeune fille de fixer son choix.

Mais au G. Q. G., le colonel Vigo (Lionel Atwill) apprend que c'est grâce à son subordonné qu'Eduardo a pu s'enfuir. Il comprend qu'Alvarez ait voulu sauver avant tout un ancien compagnon d'armes. Mais le sentiment est une chose et le devoir en est une autre. Le sien est de déferer le fait au conseil de guerre. Il n'y failira point.

Madrid, sous le bombardement, est en pleine effervescence.

Un journaliste américain, Dexter (Lew Ayres), et une jolie Madriliène, Maria Ronda (Olympe Bradna), s'éprendront l'un de l'autre, entre deux rafales d'obus.

Et le hasard veut, qu'entre temps, Eduardo rencontre une de ses anciennes amies, une baronne américaine (Karen Morley). Celle-ci se dispose également à quitter Madrid le soir même, accompagnée d'un assez triste sire, Michael Balk (Lee Bowman). Reprise par son ancienne passion pour Eduardo, la jeune femme décide de le sauver et de

le qual : « Ordre de sursoir au départ ! ». Ils recherchent Alvarez pour traquer l'Américaine pour meurtre et Eduardo pour désertion. L'Américaine est arrêtée. De Soto va inévitablement être saisi, puisqu'il a les papiers de Balk. A ce moment, l'émotion est à son comble.

Apprenant que le départ du train est retardé, Alvarez, qui n'a plus qu'un but : sauver à tout prix l'homme auquel il doit la vie et la femme qu'il aime, joue le tout pour le tout. Il court au commandement militaire. Le colonel Vigo est seul dans son bureau. Sous la menace d'un revolver, Alvarez lui fait donner l'ordre de sursoir. Mais, découvert, il est tué quelques minutes plus tard par un milicien.

C'est alors que le colonel constate que le revolver du mutin était vide ! L'officier décroche le téléphone pour annuler l'ordre qui vient de donner contre son gré. Il en est temps encore.

Mais amid malgré tout, de tant de courage et de renoncement de la part d'Alvarez, il se ravise. Et, généralement, il donnera tout de même l'ordre de départ... Les fugitifs sont sauvés.

:- RIVALITÉ :-



PAT O'BRIEN



HENRY FONDA ET MARGARET LINDSAY DANS « RIVALITÉ »

On peut ne pas aimer le ton superficiel que prend quelquefois le film américain. Dans de nombreux cas, des problèmes aussi sérieux que celui du mariage paraissent traités un peu trop à la légère. Mais cette *Rivalité* n'est-elle pas préférable à certaines habitudes françaises qui, souvent, auraient intérêt au nom de la morale et du respect de la famille, à glisser davantage ? Reconnaissions en passant que la production d'outre-Atlantique sait quelquefois rester avec infiniment de grâce, d'intérêt et de tact, en tête à tête avec un sujet qu'un seul faux pas rendrait scabreux et sur la réalisation duquel il n'y a que des compliments à faire. Pour n'en citer qu'un seul exemple : *Anges*, dont nous avons rendu compte.

Outre sa propriété, *Rivalité* a une valeur documentaire. Il nous initie au travail des ouvriers qui, aux Etats-Unis, étaient et entretiennent les pylônes et les câbles de haute tension. Là-dessus a été brochée une histoire très simple.

Red, qui est un as et un ancien ouvrier, a reconnu chez le jeune Slim du bon vouloir et les qualités nécessai-

res. Il lui fait faire son apprentissage et lui donne l'amour du « boulot ».

Red a déjà eu un accident et sait qu'il y a beaucoup de chances pour qu'il finisse en service commandé. Aussi, prend-il la vie sans se soucier du lendemain. Il aime Carry, infirmière, qui l'a soigné, mais ne le lui avoue pas, l'aimant trop pour la rendre prématurément veuve. Hospitalisé à son tour, Slim ne reste pas insensible au charme de Carry, cependant il se tait à cause de Red. C'est la jeune fille qui l'aide à faire sa déclaration. Ils vont se marier.

Slim acceptera-t-il une situation de tous repos ? Non, il a promis à Red de tenir le coup. Carry doit renoncer à lui ou accepter les risques. Elle accepte ; le soir même, Red se tue en réparant un câble rompu par l'orage. Couragement, Slim poursuit et on lui souhaite de rester toujours aussi fort, aussi maître de soi pour le plus grand bonheur du couple exemplaire qu'il représente, Carry et lui.

Les photos de ce film sont terriblement impressionnantes. Lorsque Slim doit s'habituer au vide, nous nous sentons, dans nos fauteuils, exaspérés dans sa situation et la scène finale a une force inexprimable par des mots.

La France produit des chefs-d'œuvre cinématographiques, c'est indiscutable, mais dans le domaine de l'humanité filmée, ne pourrait-on trouver des sujets inspirés par des métiers qui résistent chez nous autant de craie, de endurance que ceux d'outre-Atlantique et qui suscitent un autre intérêt que l'historiette bêtement réaliste ?